

## LA VIOLENCE COMME UNE FORME D'INSCRIPTION SUBJECTIVE DANS LE SOCIAL

Silvane Maria **MARCHESINI**<sup>1</sup>

Jean-Pierre Lebrun<sup>2</sup> analyse dans son article, « Richard Durn ou La tragédie d'un fils de personne » (2004), l'histoire d'un grand massacre survenu à Nanterre, dépassant le diagnostic psychiatrique. Il envisage le cas Durn comme un *paradigme d'une clinique du social*, à travers l'analyse de son journal intime. Son hypothèse est de considérer que de tels cas analogues seraient un passage à l'acte comme une *dernière tentative* d'un *sujet* voulant *s'inscrire* dans un *social* qui ne transmet plus le *vide* nécessaire à *l'inscription singulière*. Il nous semble judicieux, dans le présent texte de mettre en évidence les thèmes de fanatisme et de violence, comme une *forme d'inscription subjective dans le social*.

Le 28 mars 2002, Durn, 33 ans, se suicida, en se lançant du quatrième étage de l'immeuble de la police judiciaire où il était interrogé. Dix ans auparavant, à l'occasion d'une séance du Conseil Municipal de Nanterre, il avait commis un massacre, tuant huit personnes, toutes membres de ce même Conseil et avait blessé une vingtaine d'autres, dont quatorze gravement. Selon ses propos, l'unique personne qu'il « avait visé intentionnellement » était le maire, Jacqueline Fraysse, médecin-cardiologue de profession. Comme il le disait, il s'agissait d'éliminer la « mini-élite locale ». Il avait avoué aux policiers que n'ayant rien à transmettre, rien à convoiter, il voulait tuer plutôt que finir dans une prison, dans un hôpital psychiatrique, ou se retrouver mendiant. Pour lui, c'était absolument nécessaire de se supprimer en même temps.

R. Durn vivait avec sa mère. Il n'avait jamais connu son père, un homme de passage, dont sa mère n'avait jamais parlé ; d'ailleurs, il n'avait gardé aucune photo.

La mère, au contraire, cherchait « à effacer le père de la tête de son fils ». Richard inscrit en maîtrise d'histoire, et au Parti Socialiste, était au chômage, et ne faisait rien pour changer sa situation. Il ne supportait plus de vivre avec sa mère. Il obtint ses armes en s'inscrivant dans un club de tir et, en 1998, en voyage en Israël avec son ami Gaël, il voulut se recueillir sur la tombe de Baruch Goldstein, un colon Juif qui avait tué

---

<sup>1</sup> Avocate, diplômée de l'Université Fédérale du Paraná – Brésil.  
Psychologue et Titulaire d'un DEA en Psychanalyse.  
Psychanalyste Clinique.  
Depuis 2012, Docteure ès Psychologie, Université Nice Sophia Antipolis.  
E-mail : smmarchesini@gmail.com

<sup>2</sup> Psychiatre et Psychanalyste, Namur, Belgique.

29 arabes en 1994. Plus tard, R. Durn quitta le Parti Socialiste et se tourna militant du parti des verts et trésorier de la Ligue des Droits de l'Homme à la ville de Nanterre. En 2001, il se manifesta comme anti-mondialiste. De plus, il participa de nombreux convois humanitaires pour l' Ex-Yougoslavie.

En dépit de la classification de Durn comme « paranoïaque et schizophrène », par les médias, les politiques et le diagnostic psychiatrique, le psychanalyste Lebrun (2004) a cherché dans quelques extraits du journal intime de Richard Durn un communiqué publié dans la presse française : « Qu'est-ce qui concerne dans la psychose notre société ? ».

#### Extrait du journal intime de Richard Durn :

Le 9 février 1999. [...] Je suis au chômage [...] Je suis chaque fois plus dégringolé psychiquement. [...] « Je n'ai pas vécu, je n'ai rien vécu à 30 ans » [...] Je n'existe plus pour personne, [...] je n'ai aucun projet dans ma vie et parce que j'ai peur d'affronter la vie. [...]. Je suis dégouté de ceci de faire une chose et son contraire une demi-heure plus tard. [...] Je suis dégouté de cauchemars de mort, d'autodestruction. Je me sens vide intellectuellement, affectivement, culturellement. [...] Je me contrarie de me taire toujours [...]. Personne ne m'écoute.

Personne ne m'écoute. Je n'existe plus socialement. [...] je ne fais que des choses incohérentes dans ma vie de merde. [...]. Je suis dégouté de ne pas avoir le courage d'attirer. [...]. Depuis des mois, les idées de massacre et de mort tournent dans ma tête. Je ne veux plus être soumis. Je ne veux plus manquer d'audace et m'arrêter. Je ne veux plus rester dans la désocialisation et la médiocrité, sinon je ne pourrais plus craquer pour de bon, mais ceci n'arrivera pas tout seul. Car je ne veux plus être le dernier ni celui qui se fait guérir. Donc dans la mort aussi. [...] J'ai voulu vivre. Je désire l'amour [...]

Le 2 janvier 2002 [...]. Je plonge de plus en plus dans la merde et maintenant je suis véritablement un mendiant. [...] Je m'appelle DURN Richard. J'ai plus de 33 ans et je ne sais rien faire [...] de ma vie. Je me masturbe depuis au moins vingt ans. Je ne sais plus ce que c'est le corps d'une femme. Je n'ai jamais vécu une véritable histoire d'amour. Je me masturbe par solitude, par habitude et dégout de moi-même, par volonté d'oublier le vide de ma vie et sans doute par plaisir. [...] J'ai perdu mes études et je n'ai aucune profession, car, j'ai peur de travailler et d'assumer des responsabilités. [...] me lier avec les gens sans chercher à me lier à eux comme un enfant perdu sans la présence de ses parents. [...] Je n'ai pas évolué ni franchi les étapes d'une vie d'homme...

Le 26 mars 2002. Maman, j'aurai dû être mort depuis longtemps. [...] Je voulais aimer, [...] travailler [...]. Je voulais être libre. Mais j'ai une mentalité d'esclave et de faible. Je me sens très sale. [...] je n'ai jamais vécu. Je me suis masturbé, au sens propre, comme au sens figuré. Je suis une merde. Je n'ai ni passé, ni futur. Je ne sais vivre l'instant présent. [...] Mais, au moins, je dois mourir en me sentant libre [...] C'est pour ça que je dois tuer les gens. Une fois dans ma vie, je sentirai

un orgasme. Je sentirai la sensation de pouvoir, d'être quelqu'un. Vivre c'est prendre des responsabilités, c'est faire des choix, [...] <sup>3</sup>

J.P. Lebrun (2004) nous pose la question suivante, essentiellement, importante dans le champ du Droit :

Pouvons-nous considérer ce massacre comme symptôme d'une psychose seulement singulière, non articulée au collectif, à cause de ce que, selon Lacan, nous appelons une forclusion de Nom-du-Père ? Ou l'on doit se demander, en quoi un tel événement pourrait être en relation avec notre vie collective ?

Il rapproche le crime du Capitaine Lortie, étudié par Lacan du crime de Durn.

Le crime du Capitaine Lortie atteste l'assassinat du père, du pouvoir, ou du gouvernement.

Le crime de Richard Durn témoigne d'une volonté de sortir de la mère, de l'engloutissement psychique, et un ressentiment en face d'un monde dans lequel la politique a perdu sa légitimité.

Différemment d'autres assassins en séries, Durn n'a pas tué n'importe qui, mais les représentants du pouvoir. Dans ce délit, ce n'était pas la figure du père comme une source d'autorité qui était visée transférentiellement, ni la fonction symbolique de l'État. Au contraire, dans cet acte délictueux, c'était l'absence d'autorité qui était visée. Durn se situait en dehors du complexe paternel. Ainsi, nous pouvons supposer une structure psychotique chez Durn : comme s'il ne se sentait pas concerné par la fonction paternelle

Pour cette raison, son acte met en question « l'absence de l'État » et la crédibilité des « hommes d'État » qui, d'hommes de pouvoir se sont transformés en hommes de pouvoir.

Dans le crime du Capitaine Lortie, le gouvernement de Québec avait le visage d'un père. Pour Durn, le Conseil Municipal de Nanterre avait le visage de « Maire ».

Le post-modernisme implique, par ce biais de pensée, la reconnaissance de l'absence dans la figure sociale de l'Autre. Un collectif auto-suffisant qui promet, imaginairement, tout pouvoir.

Rappelons, ici, que ce grand Autre, la culture est représentée dans le sujet, premièrement, par la mère.

Lebrun (2004) a soutenu la thèse d'une mutation inédite du régime symbolique impliquant la fin d'un lien social organisé par la présence, dans tous les lieux du système, d'une position d'extériorité, d'une *place d'exception*, consécutivement représentée par le père, le chef, le roi, le président, l'État.

La permanence de la reconnaissance collective, de la légitimité d'une place différente d'autorité, extérieure à l'ensemble caractérisait auparavant l'organisation collective.

Il arrive que le fonctionnement collectif s'est émancipé de la référence à une position d'extériorité qui était inscrite et opérante par le modèle religieux, incomplet et consistant.

---

<sup>3</sup> Extraits du journal de Richard Durn. *Le Monde*, 10 avril 2002.

Nous assistons, ainsi, à ce que quelques-uns appellent « l'acte de décès d'une société hiérarchique »<sup>4</sup>.

Nous sommes en train de passer vers la fin d'un régime symbolique, et de construire une autre régulation symbolique de la vie collective.

Un autre arrangement de la vie sociale est en train de s'organiser selon un régime qui privilégie une complétude et une inconsistance.

La vie collective ne se soutient plus dans un ordre préétabli qui transmet des règles. Maintenant, l'ordre doit émerger des membres.

La difficulté consiste de rencontrer des points de conciliations pour tant d'opinions singulières et différentes.

Là où un tel régime de jouissance privée prévaut, il n'y a pas pour autant une singularité reconnue.

Cependant, Lebrun (2004) nous indique qu'une telle mutation de régime symbolique n'implique pas, nécessairement, en une *anomie*, c'est-à-dire, en une « absence d'État ». Mais, il nous alerte en ce qui concerne l'illusion démocratique d'affranchissement total de toute hiérarchie.

Avec la tragédie du cas Durn, nous sommes amenés à percevoir que la *place d'extériorité* est déterminante dans la *structuration logique* qui organise tant la subjectivité que la vie collective.

Il indique la nécessité d'un collectif organisé, non seulement avec des règles qui valent pour tous, mais aussi, abritant le singulier, c'est-à-dire, donnant *place* pour le sujet.

Nous rencontrons une culture omnipotente, de science et de marché, donc, *sans faille*, nécessaire, dans le grand *Autre*, dans la culture, sous-estimant la reconnaissance de la subjectivité.

La tragédie de Richard Durn nous laisse entendre que sans références antérieures, c'est la *jouissance* de chacun qui prévaut. Le désir singulier n'est pas organisé à partir de traditions transmises par les générations précédentes. C'est pourquoi, ce socle insuffisamment solide ne fait pas résistance à la jouissance du sujet.

Le concept de réel construit par Lacan désigne la *faille*, le hiatus, ce qui ne fait pas relation. Il est une logique à lui-même dans laquelle il n'y a donc aucune symbolisation, aucune place à l'altérité. D'où aucune symétrie, aucune parité, ni même d'égalité.

Par conséquent, nous pouvons dire avec Lacan que le monde postmoderne incite collectivement à une « *psychose sociale* » (LACAN, 1966, p. 576) : un social omnipotent, sans castration, et, donc, sans perte solidaire de jouissance absolue. Le social vit alors sans référence à un tiers fondateur, transcendant qui pourrait colmater un tel hiatus. Cette tendance psychotique se construit la réalité à partir d'un Imaginaire qui collectionne une forme de symbolique métonymique et échappe ainsi à une métaphorisation.

---

<sup>4</sup> P. Rosavallon, I. Thery, etc. : France.

A partir de ceci il est nécessaire, donc, de distinguer la violence d'un sujet contre la référence d'autorité paternelle d'une part ; et le crime qui met en cause l'absence absolue de référence paternelle.

Dans la deuxième hypothèse, l'absence absolue de référence paternelle, la violence et l'assassinat se présentent comme uniques possibilités qui restent au proto-sujet pour *ex-ister*. Il ne lui reste plus sinon, faire un trou dans le réel, afin de produire une faille dans l'Autre social.

Un régime symbolique nécessite du *vide* et de la *transcendance*, pour que les transmetteurs sociaux conduisent à l'humanisation. Grâce à la parole, le sujet a besoin de *consentir* à une *perte* de jouissance nécessaire pour son inscription collective et subjective singulière.

Le massacre de Nanterre nous convoque, donc, à percevoir la dernière tentative d'un sujet pour inscrire sa marque, dans un social qui ne présente pas un *vide* nécessaire à la *reconnaissance subjective*.

C'est pourquoi, éducateurs, travailleurs sociaux, mais aussi, analystes doivent réajuster leurs positions psychiques, cherchant la préservation de la subjectivité dans ce changement de régime symbolique. Observer les relations en termes de *place* et de *jouissance*, supplémentant la logique de l'incomplétude. Ceci pour que chacun, dans l'actualité, puisse rencontrer sa propre voie dans les chemins de la vie.

Des problèmes surgissent tant dans la position de « non dépasser le père » comme dans la position de « ne pas se servir du père ».

D'où l'importance radicale de la formule de sexualité présentée par Lacan « se passer du Nom-du-Père à la condition de *s'en servir*<sup>5</sup> ».

La vie collective, donc, et la société civile organisée, soit en termes d'État, de famille et, aussi, d'institutions psychanalytiques doit maintenir la préoccupation de préservation de la subjectivité. Il doit créer des conditions pour que ses membres puissent parler en leurs « noms propres ». Ceci implique reconstruire des hiérarchies d'un autre mode, en considérant de nouvelles formes de décisions itératives, réversibles, produites par une chaîne d'acteurs, préparés et engagés dans des objectifs institutionnels éthiques.

Cela implique une institution reconstruite dans une perspective d'égalité pour tous, mais, appuyée sur l'opposition du principe d'égalité singulière : à partir d'une démocratie délégative soutenue par la démocratie dialogique, afin de chercher des solutions aux excès de la techno-science ; d'une logique formaliste / institutionnaliste, produisant une rhétorique donne un sens dans le « non-sens » des valeurs intimes de chaque homme dans son historicité ; d'une herméneutique privée comme une autre possibilité à l'herméneutique classique et au relativisme. Cette nouvelle perspective contribue à la compréhension et à la recherche de solutions aux excès du fanatisme et de la violence.

---

<sup>5</sup> « L'hypothèse de l'inconscient, Freud le souligne, ne peut tenir qu'à supposer le Nom-du-Père. Supposer le Nom-du-Père, certes, c'est Dieu. C'est en cela que la psychanalyse, de réussir, prouve que le Nom-du-Père, on peut aussi bien s'en passer. On peut aussi bien s'en passer à condition de s'en servir. ». (LACAN, 2005).

Si pour Lacan, l'éducation exige ne pas refuser de se servir du père, nous concluons sans se dispenser de la référence aux Proverbes Bibliques de Salomon :

« Il déteste son fils, celui qui ménage son bâton ;  
celui qui l'aime cherche à le discipliner. »

(Proverbes de Salomon 13 : 24)

« Mon fils, écoute l'instruction de ton père et ne rejette pas l'enseignement  
de ta mère ! En effet, ce sera une couronne de grâce  
pour ta tête et un collier pour ton cou.»

(Proverbes de Salomon, 1 : 8-9)

## BIBLIOGRAPHIE

FREUD, S. (1915-1916). « Quelques types de caractères dégagés par le travail psychanalytique », trad. M. Bonaparte et E. Marty, in *Essais de psychanalyse appliquée*, Paris, Gallimard, 1933 ; trad. B. Féron, in *L'inquiétante étrangeté et autres essais* (anciennement *Essais de psychanalyse appliquée*). Paris : Gallimard, 1985; trad. in OCFP, XIV ou XV, Paris : PUF, 199X.

FREUD, S. Remarques sur l'amour de transfert (1913-1914). *Œuvre complètes : Psychanalyse*, XII, Paris : Presses Universitaires de France, 2005.

LACAN, J. La métaphore du sujet (1961). In : *Écrits II*. Appendice II, Paris : Éditions du Seuil, 1999.

LACAN, J. *Le séminaire : Livre XXIII : Le sinthome*, 1975-1976. Paris : Seuil, 2005.

LEBRUN, J.-P. Richard Durn ou la tragédie d'un enfant de Personne. Article publié dans *Psychologie clinique*, n° 17, Qu'est-ce qu'un fait clinique ? L'harmattan, été 2004. [http://www.ecolepsychanalytique-lr.com/textes/R-Durn-JP-Lebrun.html#\\_ftn1](http://www.ecolepsychanalytique-lr.com/textes/R-Durn-JP-Lebrun.html#_ftn1).